Document généré le 12 oct. 2024 01:06

Recherches sociographiques

Mainmise, version québécoise de la contre-culture

Marie-France Moore

Volume 14, numéro 3, 1973

URI : https://id.erudit.org/iderudit/055627ar
DOI : https://doi.org/10.7202/055627ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Moore, M.-F. (1973). *Mainmise*, version québécoise de la contre-culture. *Recherches sociographiques*, *14*(3), 363–381. https://doi.org/10.7202/055627ar

Résumé de l'article

Depuis 1960, des sociologues et des politologues se sont penchés sur ce phénomène que certains ont appelé *L'Underground* et d'autres, contre-culture. Les manifestations extérieures de ce mouvement, telles que les jeans, les cheveux longs, les drogues, le rock, ont sûrement contribué à attirer l'attention des chercheurs qui voulaient savoir s'il y avait là plus qu'une mode.C'est un peu la même motivation qui nous pousse à étudier la contreculture qui, parmi les différents mouvements actuels de la jeunesse, est celui qui s'est gagné les faveurs du plus grand nombre et qui a le plus tenté d'élaborer une « philosophie ».

Le terme contre-culture implique qu'il ne suffit pas de voir ce phénomène « en soi » puisqu'il s'agit d'une négation, mais avant d'entreprendre toute analyse de la contre-culture comme phénomène social, il convient d'avoir une bonne connaissance des idées qu'elle véhicule. C'est ainsi que nous avons d'abord étudié le magazine *Mainmise,* principal représentant, sinon le seul, de la contreculture au Québec. C'est à l'aide d'une grille d'analyse élaborée par Léon Dion et Micheline de Sève que cette analyse de contenu préalable a été menée. Nous en présenterons ici un bref résumé qui fera ressortir les lignes de force de la « philosophie » de *Mainmise.* Dans la deuxième partie, nous nous arrêterons à l'aspect plus spécifiquement idéologique de la contre-culture et aux rapports que cette contre-culture entretient avec l'idéologie dominante. Nous serons ainsi en mesure de voir, d'une part ce à quoi s'oppose ce mouvement et, d'autre part, quel rôle il joue dans une formation sociale.

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MAINMISE: VERSION QUÉBÉCOISE DE LA CONTRE-CULTURE

Depuis 1960, des sociologues et des politologues se sont penchés sur ce phénomène que certains ont appelé l'*Underground* et d'autres, contre-culture. Les manifestations extérieures de ce mouvement, telles que les jeans, les cheveux longs, les drogues, le rock, ont sûrement contribué à attirer l'attention des chercheurs qui voulaient savoir s'il y avait là plus qu'une mode.[1]

C'est un peu la même motivation qui nous pousse à étudier la contre-culture qui, parmi les différents mouvements actuels de la jeunesse, est celui qui s'est gagné les faveurs du plus grand nombre et qui a le plus tenté d'élaborer une « philosophie ».

Le terme contre-culture implique qu'il ne suffit pas de voir ce phénomène « en soi » puisqu'il s'agit d'une négation, mais avant d'entreprendre toute analyse de la contre-culture comme phénomène social, il convient d'avoir une bonne connaissance des idées qu'elle véhicule. C'est ainsi que nous avons d'abord étudié le magazine *Mainmise*, principal représentant, sinon le seul, de la contre-culture au Québec. C'est à l'aide d'une grille d'analyse élaborée par Léon Dion et Micheline de Sève que cette analyse de contenu préalable a été menée. Nous

---

1. Sur l'évolution des mouvements des jeunes et particulièrement sur la contre-culture, voir :

Naomi FEIGELSON, *The Underground Revolution: Hippies, Yippies and others*, New York, Funk & Wagnalls, 1970.

Richard FLACKS, *Youth and Social Change*, Chicago, Markham, 1971.

Margaret MEAD, *Culture and Commitment. A study of the Generation Gap*, Garden City (N.Y.), Natural History Press et Doubleday, 1970.

Charles REICH, *Le Regain américain*, Paris, Robert Laffont, 1971.

Edgar MORIN, *Journal de Californie*, Paris, Seuil, 1970.

Theodore ROSZAK, *The Making of a Counter Culture*, New York, Doubleday Anchor Books, 1968.

Theodore ROSZAK, (ed.), *Sources*, New York, Harper, 1971.

Lyman T. SARGENT, *New Left Thought: An introduction*, Homewood (Ill.), Dorsey, 1972.

Manuela SEMIDAI, *Les contestataires aux États-Unis*, Paris, Casterman, 1973.

Massimo TEODORI, (ed.), *The New Left: A Documentary History*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1968.

Alain TOURAINE, *Université et société aux États-Unis*, Paris, Seuil, 1972.

en présenterons ici un bref résumé qui fera ressortir les lignes de force de la « philosophie » de *Mainmise*.

Dans la deuxième partie, nous nous arrêterons à l'aspect plus spécifiquement idéologique de la contre-culture et aux rapports que cette contre-culture entretient avec l'idéologie dominante. Nous serons ainsi en mesure de voir, d'une part ce à quoi s'oppose ce mouvement et, d'autre part, quel rôle il joue dans une formation sociale.

Le magazine Mainmise

C'est en octobre 1970 que parut le premier numéro de *Mainmise* rédigé « sous l'autorité bienveillante de Pénélope ». Six personnes formaient alors le comité de rédaction. Le « membre-fondateur » du magazine qui y est resté le plus longtemps à titre de permanent est Jean-Basile (Bezroudnoff). Il devait le quitter en juillet 1973. Quelques mois auparavant, Georges Khal, autre membre fondateur qui s'était éclipsé pour un voyage d'un an aux États-Unis, revenait pour assurer la relève avec Michel Bélair. Rolland Vallée qui complète l'actuelle triade directrice s'était joint à l'équipe de *Mainmise* en avril 1972.

Lors de la première parution, Jean Basile était à l'emploi du journal *Le Devoir* depuis dix ans. Il devait le quitter quelques mois plus tard, ayant totalement adopté les idées de la contre-culture et ne pouvant les exprimer dans le cadre du service Arts et Lettres de ce journal.

Durant la première année, *Mainmise* était publié à tous les deux mois. Le magazine devint mensuel en octobre 1971. Jusqu'au numéro 21 (mars 1973), *Mainmise* paraissait en « format de poche » puis le format « magazine » fut adopté. Le tirage devait passer en même temps de 8,000 copies à 26,000.

Mainmise a été conçu comme un magazine d'information consacré exclusivement au mouvement « contre-culturel », à ses manifestations et à ses réalisations. On a souvent reproché à *Mainmise* d'être un sous-produit de journaux *underground* américains. Lorsque fut créé ce magazine, la contre-culture existait aux États-Unis depuis déjà quelques années. Il y a donc eu une première période de rattrapage qui a consisté d'abord à traduire puis à assimiler les principales idées élaborées aux États-Unis et ensuite à les adapter à la situation québécoise car à *Mainmise* on croit qu'un « Américain utopique vaut mieux qu'un Québécois accroché à sa tuque ».[2] La créativité « contre-culturelle » québécoise commence tout juste à se manifester.

Qu'on ne puisse parler de contre-culture spécifiquement québécoise n'entraîne nullement qu'il faille conclure à sa faiblesse ou mettre en doute son importance comme phénomène social québécois : le mouvement contre-culturel dépasse les bornes nationales et il se peut qu'il s'agisse là d'un phénomène

2. PÉNÉLOPE, « Et maintenant, Pénélope vous parle de *Mainmise* », MM *(Mainmise)* 1, p. 64.

propre à une « civilisation » plutôt qu'à une formation sociale particulière. La récente évolution de *Mainmise* prouve d'ailleurs que la contre-culture est bien vivante au Québec.[3]

Grille d'analyse

La grille d'analyse qui nous a servi à cerner le phénomène contre-culturel dans son ensemble a été élaborée par Léon Dion et Micheline de Sève. Elle fournit une définition opératoire de la notion de culture politique. Les auteurs ont convenu, en effet, d'axer leurs analyses des cultures politiques sur

> « les valorisations, effectuées par des individus ou des collectivités, à partir de leurs schèmes valorisants propres, et reportées sur les objets valorisés à la suite de démarches perçues comme visant à définir des objectifs généraux communs et à procurer à ces derniers le support d'autorité requis pour qu'ils soient transposables en actions et décisions rendues finalement obligatoires pour tous, et sur les dispositions du soi en situation par suite de semblables démarches. »[4]

Sur le plan opérationnel, les valeurs objectivées proprement dites sont étudiées selon quatre dimensions principales: a) l'analyse de la situation effectuée par les acteurs sociaux a été découpée en sept paliers dont six (écologique, démographique, économique, technologique, stratification sociale et culturel) sont assimilés au système social et le septième, au palier politique ; b) l'organisation en vue de l'action ou les moyens que les acteurs se donnent pour réaliser leurs objectifs selon certaines stratégies; c) les finalités de l'action, soit les conceptions que se font les acteurs sociaux de l'autorité, de la participation et du changement et d) le soi face au système, c'est-à-dire les valorisations par lesquelles les acteurs sociaux ramènent à eux ces valeurs objectivées et évaluent leur position par rapport au système établi.

Cette démarche a ceci d'original qu'elle ne limite pas la culture politique d'une collectivité aux seules valorisations explicites mais procède d'une mise en relation constante des attitudes et des comportements à la base de tout système d'expression symbolique. C'est ainsi que des thèmes qui recouvrent les problèmes fondamentaux posés à une société politique sont étudiés au titre des finalités de l'action mais que la recherche se propose de distinguer nettement entre les « finalités proclamées » (retracées en a) et les « fins effectivement poursuivies » (identifiées en b).

Cette grille d'analyse a été appliquée aux vingt-trois premiers numéros de *Mainmise*. De ce premier travail, nous ne retiendrons que l'essentiel des

---

3. Sur les jeunes au Québec, voir: Jacques LAZURE, *La jeunesse du Québec en révolution*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1970; *L'asociété des jeunes Québécois*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1972.

Luc RACINE et Guy SARRAZIN, *Pour changer la vie*, Montréal, Éditions du Jour, 1973.

4. Léon DION et Micheline de SÈVE, *Modèle d'analyse des cultures politiques*, Département de science politique, Université Laval, p. 67.

valorisations portant sur l'analyse de la situation et nous présenterons, en regard de chacun des paliers, les moyens d'action suggérés pour maintenir le *statu quo* ou remédier à la situation.

I. MAINMISE PAR MAINMISE

a) Le palier culturel

De tous les paliers retenus pour saisir le contenu du magazine, c'est sans aucun doute le palier culturel qui est le plus clairement défini par la contre-culture elle-même et le plus connu.

La contre-culture estime qu'il y a deux méthodes totalement différentes pour appréhender la réalité. L'une, traditionnelle, est qualifiée de linéaire. La linéarité est associée à la culture « officielle » et « libérale ». C'est l'imprimé qui a formé les esprits des générations d'avant la seconde guerre mondiale et qui est responsable de cette méthode de pensée où tout est ordonné, où chaque début a sa fin propre et chaque effet, sa cause.

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, la technologie a connu un essor jamais égalé et a permis l'émergence de l'environnement électronique. « Ce nouvel environnement fait tomber en désuétude les schémas mentaux dont se servait l'homme littéraire pour codifier la réalité. »[5] Le mode de perception qui s'oppose à la linéarité est qualifié de « simulsens » puisque l'information pénètre désormais par plusieurs sens à la fois.[6] « Le simulsens n'est pas une nouveauté : il existe et règne dans les peuplades primitives, chez les enfants et chez ceux qui maintiennent comme mode habituel de perception un mélange sensoriel englobant et simultané. »[7]

Le « mixage sensoriel » avait pourtant besoin de moteurs pour se répandre et se développer. Ces moteurs sont les drogues et le rock. Les drogues affaiblissent le conditionnement social,[8] amplifient le mixage sensoriel[9] et mènent à « l'illumination »,[10] en facilitant la libération de l'esprit.[11] De plus, « pour les jeunes, la marijuana est avant tout un moyen presque mystique de changer un ordre considéré comme moribond. »[12] Le rock est un engagement sensoriel complet[13] et le véhicule privilégié des idées de la contre-culture.[14] « Le rock est

5. Non signé, « L'électricité » in MM 5, p. 204.
6. Sur ces deux formes de conscience, voir : Clark L. STEVENS, « EST ou comment se comporter durant la prochaine décennie », MM 6, pp. 120-210.
7. *Id.*, p. 134.
8. *Ibid.*
9. Non signé (NS), non titré (NT), MM 5, p. 104.
10. BABA, RAM DASS, « Les psychédéliques en tant que méthode », MM 7, pp. 32-44 ; p. 35.
11. PÉNÉLOPE, « Et maintenant Pénélope vous parle de *Mainmise* », MM 7, p. 64.
12. NS, « Quand les adultes sont fumés par la marijuana », MM 2, pp. 132-147 ; p. 141.
13. ULYSSE, « Le rock est-il fait pour les sourds », MM 3, pp. 86-98.
14. NS, NT, MM 6, pp. 218-240 ; p. 220.

une affaire sérieuse, complexe. Il englobe à peu près toutes les données de la vie actuelle. »[15]

La libération sexuelle est un autre élément important de cette révolution culturelle.[16] La contre-culture veut annihiler chez les individus toutes les frustrations sexuelles imposées par la société.[17] La libération sexuelle est un prérequis à tout autre niveau de libération puisque « il n'est pas possible de hausser son niveau de conscience sans hausser son niveau de conscience sexuelle ».[18]

La contre-culture s'attaque aux institutions de socialisation telles que la famille, l'école et l'Église. La famille est jugée patriarcale, autoritaire et linéaire;[19] c'est une barrière construite par *l'establishment*[20] selon la loi du « diviser pour régner ».[21] Pour remplacer cette famille, la contre-culture propose les mariages de groupes, les familles de groupe[22] et une redéfinition complète des rôles sexuels.[23]

« L'école est une prison. »[24] Elle est conservatrice en ce qu'elle transmet les valeurs établies en empêchant toute critique[25] et fonctionnelle en ce qu'elle répond aux besoins du système économique.[26] Il faudra donc s'instruire seul, former des groupes d'études ou créer une université libre.[27]

L'Église ne fournit pas de discipline de croissance[28] et fonctionne sur le même principe que les grandes corporations.[29] À la religion judéo-chrétienne, *Mainmise* veut substituer la spiritualité.[30] « Les diktats spirituels qui menacent de tuer en nous toutes autres perspectives spirituelles sont un danger. »[31] Les religions orientales offrent des valeurs plus susceptibles de mener un individu vers « l'illumination ».[32] À ce niveau, les drogues peuvent revêtir une valeur mystique en tant qu'instruments.[33]

Pour *Mainmise,* la culture officielle est « un mur de défense construit autour d'un mur de défense construit autour d'un mur de défense... ».[34] Les arts sont

15. ULYSSE, déjà cité, p. 87.
16. NS, « Le mariage de groupe », MM 5, pp. 42–58 ; p. 43.
17. NS, « Gagnez votre liberté sexuelle », MM 6, pp. 92–108 ; p. 95.
18. NS, « Le mariage de groupe », déjà cité, p. 43.
19. STEVENS, déjà cité, p. 145.
20. NS, « Gagnez votre liberté sexuelle », déjà cité, p. 100.
21. *Id.*, p. 97.
22. NS, « Le mariage de groupe », déjà cité.
23. NS, « Culture et contre-culture », MM 3, pp. 164–165.
24. Kenneth CHALK, « L'école ou comment assassiner les petits Mozarts en quinze ans », MM 1, pp. 100–116 ; p. 102.
25. *Id.*, p. 108.
26. NS, « L'Ontario électrique », MM 20, pp. 46–52 ; p. 47.
27. NS, « Écologie de la violence : université et alternatives », MM 2, pp. 75–83.
28. Gasa GUSTAITIS, « Turned-on, qu'est-ce que ça veut dire », MM 1, pp. 66–80 ; p. 74.
29. STEVENS, déjà cité, p. 161.
30. NS, « La spiritualité », MM 12, pp. 103–120.
31. PÉNÉLOPE, « Et maintenant Pénélope vous parle de *Mainmise* », MM 2, pp. 18–21 ; p. 19.
32. NS, « La spiritualité », déjà cité, pp. 103–120.
33. BABA RAM DASS, déjà cité, p. 37.
34. PÉNÉLOPE, « Pénélope et le Québec alternatif », MM 3, pp. 42–49 ; p. 44.

« un déodorant du capitalisme », un « appareil orthopédique fasciste »[35] qui appartient aux spécialistes[36] alors que les arts de la contre-culture sont des jeux où l'effet global est primordial et où toute distinction entre l'acteur et le spectateur est abolie.[37]

b) Le palier technologique

C'est la technologie qui a permis l'environnement global, l'émergence d'une nouvelle conscience.[38] À ce titre, la technologie occupe une place de choix dans le discours de *Mainmise*.

La technologie, c'est la miniaturisation, « c'est faire le plus avec le moins ».[39] À cet égard, la technologie permettra donc de ne pas épuiser les ressources naturelles et de les utiliser avec le maximum d'efficacité.[40] C'est le contrôle et l'utilisation actuels qui la rendent responsable de la détérioration de l'environnement.[41] *Mainmise* propose donc de n'en retenir que les aspects qu'elle juge positifs. Ainsi la technologie pourrait permettre de résoudre le problème de la concentration urbaine par le perfectionnement des communications[42] et le problème de la famine par l'amélioration de l'outillage et des techniques.[43] De plus, c'est la technologie qui permet l'automation et

> « l'automation n'est pas la continuation de la révolution industrielle ou simplement la même chose en plus vite. L'automation est une nouvelle étape dans l'évolution, une façon radicalement nouvelle de penser et de vivre, avec notre système nerveux transporté à l'extérieur de nous-mêmes. »[44]

Ces aspects positifs de la technologie concernent surtout la démographie, l'écologie et le culturel alors que les aspects négatifs se retrouvent aux niveaux politique et économique. C'est le contrôle et l'utilisation actuels de la technologie qui sont la cause de l'existence de privilégiés dans la société.[45] D'un côté, la technologie ne sert qu'à augmenter les profits des grandes compagnies sans que celles-ci ne se préoccupent d'en faire bénéficier l'Homme[46] et, de l'autre, la technologie permet aux gouvernements d'augmenter leur information, donc leur pouvoir, sans que le peuple participe à cette information.[47]

---

35. Denis VANIER, « L'amphétamine rock contre les WHO », MM 1, pp. 50–58 ; p. 57.
36. NS, « Culture et contre-culture », déjà cité, p. 158.
37. *Id.*, p. 159.
38. STEVENS, déjà cité, p. 131.
39. Buckminster FULLER, « L'Évangile selon Fuller », MM 3, pp. 2–32 ; p. 5.
40. NS, NT, MM 5, p. 61 et p. 209.
41. *Id.*, p. 15.
42. NS, « La cité électronique », MM 11, p. 15.
43. NS, NT, MM 5, p. 109.
44. FULLER, déjà cité, p. 13.
45. NS, « D'où venons-nous ? », MM 11, pp. 6–12 ; p. 7.
46. Linda GABORIAU, « Le F.R.A.P. et l'U.T.O.P.I.E. urbaine », MM 2, pp. 188–196.
47. NS, « La cité électronique », déjà cité, p. 62.

c) Le palier écologique

Pour *Mainmise*, la terre est un vaisseau spatial, avec ses limites de moyens, d'énergies et d'espace.[48] Si l'homme détruit ces ressources, il deviendra impossible d'échapper à la destruction en retour de l'homme par la terre.[49] *Mainmise* constate que tout est pollué ou polluant sur cette planète[50] et que le seuil d'irréversibilité sera atteint en 1980.[51]

La surproduction amène la surconsommation d'énergie[52] et la ville, par sa très haute concentration de population, nécessitée par les besoins de l'économie, est une des premières responsables du gaspillage d'énergie et de la pollution.[53]

Pour remédier à cette situation, *Mainmise* se prononce en faveur d'une législation plus sévère pour les industries polluantes, propose à ses lecteurs de sensibiliser les milieux politiques aux problèmes de l'environnement et de réduire leur propre gaspillage d'énergie et leur consommation de sous-produits.[54] Le retour à la terre et l'artisanat[55] sont deux moyens privilégiés pour ce faire et comme « la terre est à chacun, c'est à chacun de la sauver ».[56]

d) Le palier politique

Le pouvoir politique repose, pour *Mainmise*, sur l'information[57] et comme celle-ci n'est pas accessible à tous mais seulement à certains privilégiés,[58] le régime politique actuel ne saurait être qualifié de démocratique.[59] La démocratie existera quand le contrôle de la technologie sera remis au peuple.[60] Le pouvoir politique « n'est finalement qu'une répartition de l'argent »;[61] il est entièrement au service du pouvoir financier[62] et pour fonctionner, il s'appuie sur la méfiance[63] et la peur[64].

C'est l'élite technocratique qui prend toutes les décisions gouvernementales, les hommes politiques n'ayant aucun pouvoir décisionnel réel.[65] Ceux-ci ne

48. NS, NT, MM 5, p. 61.
49. NS, « L'écologie de la violence », déjà cité, p. 77.
50. NS, « Le festin nu », MM 3, pp. 102-116; p. 102.
51. STEVENS, déjà cité, p. 130-131.
52. NS, « 4 changements », MM 9, pp. 52-67, p. 60.
53. Entrevue avec Jean-Basile Bezroudnoff.
54. NS, « 4 changements », déjà cité, pp. 56-59.
55. Denis BOUCHER, « La manifestation de la terre glaise », MM 5, pp. 2-12; p. 3.
56. NS, « La terre », MM 5, pp. 208-209.
57. Plusieurs articles, MM 11, pp. 20-54.
58. NS, NT, MM 11, p. 2.
59. NS, « Une lettre ouverte à monsieur Trudeau sur le fascisme électronique », MM 11, pp. 28-40; p. 39.
60. *Ibid.*
61. *Mainmise*, « Nous les freaks ordinaires », MM 14, pp. 10-11.
62. STEVENS, déjà cité, pp. 122 et 163.
63. NS, NT, MM 5, p. 109.
64. *Id.*, p. 18.
65. GUSTAITIS, déjà cité, p. 78.

sont d'ailleurs préoccupés que par leur ré-élection[66] et, une fois la technologie remise au peuple, ils seront remplacés par des administrateurs « conscients »[67] c'est-à-dire, des administrateurs imbus des valeurs de la nouvelle culture.

Si le régime politique actuel ne permet pas d'atteindre la démocratie réelle, il peut, par contre, mener au « fascisme électronique ». C'est en analysant le gouvernement Trudeau que *Mainmise* émet l'hypothèse selon laquelle un nouveau fascisme pourrait faire son apparition.[68] Pour *Mainmise*, le gouvernement Trudeau est un des plus intéressants qu'il lui a été donné de voir parce que la plupart des idées de P. E. Trudeau vont dans le sens des grandes données de base de la contre-culture.[69] Les politiques, les réalisations du gouvernement Trudeau ne sont pas remises en cause, c'est la méthode qui est contestée et le fait que Trudeau continue de monopoliser l'information. Aussi, il n'est pas étonnant de voir *Mainmise* déclarer: « La politique, issue d'un système que nous réprouvons, nous pue au nez. »[70]

Pour *Mainmise*, les frontières nationales sont désuètes.[71] Le nationalisme politique est à rejeter[72] et un système d'information mondial devrait remplacer les États-nations.[73] *Mainmise* constate pourtant que « les freaks québécois sont avant tout québécois » et que, pour cette raison, le Parti québécois devrait s'intéresser à leur aventure.[74] Cette contradiction semble due au fait que *Mainmise* travaille dans et sur le milieu québécois et que dès lors il lui est difficile de rejeter le nationalisme. L'internationalisme prôné surtout par les articles traduits de l'américain n'est donc pas totalement assimilé par *Mainmise* et il devient un objectif futur.

Les idées politiques de la contre-culture sont donc essentiellement négatives. Pour combattre ce système politique, *Mainmise* propose trois tactiques: imprégner *l'establishment* des valeurs de la contre-culture, avoir une attitude essentiellement défensive jusqu'à l'attaque finale, tenter de prendre le pouvoir dans des entités politiques restreintes: une ville ou un État, par exemple.[75]

e) Le palier économique

La contre-culture rejette tout système économique qui aurait pour base unique le profit. Dès qu'une compagnie travaille en fonction du profit, elle en

---

66. NS, « Ne trébuchons pas », MM 15, pp. 8–12 ; p. 10.
67. *Mainmise*, « Nous les freaks ordinaires », déjà cité, p. 10.
68. NS, « Lettre ouverte à monsieur Trudeau », déjà cité.
69. NS, « Les élections », MM 18, pp. 14–16.
70. PÉNÉLOPE, « Et maintenant Pénélope vous parle de *Mainmise* », MM 2, déjà cité, p. 18.
71. STEVENS, déjà cité, p. 203.
72. NS, « Le rapport Davey et la presse underground », MM 3, pp. 174–185 ; p. 184.
73. STEVENS, déjà cité, p. 203.
74. NS, « Les élections », déjà cité, pp. 14–15.
75. STEVENS, déjà cité, pp. 179–194.

arrive à oublier l'homme.[76] Après avoir constaté que l'on vit en société d'abondance, *Mainmise* déduit que l'insécurité dont souffrent les gens n'est pas due à une pénurie possible mais bien au fait de devoir acheter continuellement, de devenir des « forcenés de la job et de notre pouvoir d'achat ».[77]

Mainmise rejette comme étant un mythe l'allégation qui veut qu'une économie sans cesse grandissante soit un signe de santé pour une société. « C'est un cancer », dira-t-on.[78]

La propriété privée n'est nullement mise en cause de façon qualitative mais plutôt de façon quantitative. Ce sont les corporations géantes qui accusent tous les défauts et non pas la petite entreprise qui, elle, reste humaine.[79]

f) Le palier de la stratification sociale

La contre-culture refuse la notion de stratification sociale basée sur le revenu, le travail, le succès, les privilèges. Un homme ne doit pas se définir en fonction de ce qu'il fait ou de ce qu'il est par rapport aux autres mais en fonction de ce qu'il est.[80] *Mainmise* estime qu'il « faut sortir d'une Société où le succès se définit par la façon que l'on a de manipuler les autres dans le but de devenir plus riche et d'augmenter son pouvoir personnel ».[81]

La seule division sociale qui semble être acceptée est celle qui existe entre le « mouvement », i.e. l'ensemble de la population simulsensorielle, en général les moins de trente ans en 1970, et *l'establishment* i.e. l'ensemble de la population linéaire, en général les plus de quarante ans en 1970, la structure du pouvoir des corporations, le complexe militaire industriel, la majorité silencieuse.[82]

La lutte des classes n'a aucune place dans l'analyse de la situation faite par *Mainmise*. L'action des syndicats « d'autrefois » est vue comme « la classique lutte des classes de Marx »,[83] et la contre-culture estime que les syndicats « d'aujourd'hui » ne diffèrent en rien de tout autre genre d'entreprise capitaliste. Les syndicats font donc partie de *l'establishment*.[84]

Les disparités, les « inégalités sociales » de privilèges et de revenus ne retiennent l'attention que rarement et sont analysées en termes d'accès à l'information plutôt qu'en termes économiques. Pour *Mainmise*, plus le contrôle de l'information sera accentué, plus la structuration de la société sera verticale.[85]

---

76. *Id.*, pp. 155–156.
77. CHALK, « L'école », déjà cité, p. 110.
78. NS, « 4 changements », déjà cité, p. 60.
79. STEVENS, déjà cité, pp. 152–160.
80. NS, « Culture et contre-culture », déjà cité, pp. 160–161.
81. NS, « Pour échapper à la nausée », MM 11, pp. 12–20 ; p. 13.
82. STEVENS, déjà cité, p. 207.
83. *Id.*, p. 159.
84. *Ibid.*
85. NS, « ... où en sommes-nous aujourd'hui », MM 11, pp. 20–28 ; p. 21 et 23.

g) Le palier démographique

C'est surtout la démographie comprise comme l'amélioration de la condition du mieux-être physique de la population qui retient l'attention de *Mainmise*. Les problèmes de la pollution, de l'alimentation, de la santé corporelle, rencontrés surtout en milieu urbain, sont une des causes du « retour à la terre » et à la nature entrepris par la contre-culture.[86]

Le palier démographique et le palier écologique sont étroitement liés pour *Mainmise*. La surconsommation d'énergie mène à l'anéantissement de la planète et une des causes de cette surconsommation est la surpopulation.[87] Pour *Mainmise*, la population totale devrait être réduite de moitié.[88]

Après avoir vu ce que *Mainmise* pense de chacun de ces thèmes, il devient évident que la plaque tournante de son argumentation est la technologie. C'est grâce à son existence qu'il y a eu émergence d'une nouvelle conscience. La technologie devrait permettre de régler les problèmes que l'on rencontre aux paliers écologique et démographique. Le contrôle et l'utilisation de la technologie permettent au pouvoir politique de se maintenir, aux grandes compagnies d'augmenter leur taux de profit, et sont responsables de l'existence de privilèges et de privilégiés dans la société. Il n'est donc pas surprenant de voir que *Mainmise* réclame la « démocratisation » de la technologie, la remise de son contrôle au peuple.

Ce n'est pourtant pas là son objectif primordial. *Mainmise* estime que la « remise en valeur de la liberté individuelle sur tous les plans » est plus importante encore.[89] C'est cette liberté qui créera les conditions nécessaires à la libération des individus. L'accent est sans contredit mis sur l'individu qui arrivera par une libération intérieure à une libération extérieure et sur les individus qui arriveront par la somme de leurs libérations individuelles à la libération collective.[90]

La libération « extérieure » recoupe tous les paliers sur lesquels chaque individu ne peut avoir d'action directe décisive : tous les paliers à l'exception du culturel qui rassemble les éléments de la libération « intérieure ».

Certains auteurs publiés dans *Mainmise* croient que ces deux niveaux de libération doivent être atteints simultanément[91] mais à aucun moment la libération collective n'est un prérequis à la libération individuelle et jamais la libération extérieure ne doit précéder la libération intérieure. La libération individuelle devient donc la condition *sine qua non* de la libération collective parce que « si tu n'as pas l'esprit libre, ton comportement extérieur, même si tu l'appelles libération, ne peut être que réactionnaire ».[92]

86. Michel COUSINEAU, « Il faut cultiver son jardin », MM 3, pp. 126–135.
87. NS, NT, MM 5, pp. 208–209.
88. NS, « 4 changements », déjà cité, pp. 54–55.
89. « Et maintenant Pénélope vous parle de *Mainmise* », MM 7, p. 63.
90. NS, NT, MM 20, p. 3.
91. NS, NT, MM 5, p. 217.
92. NS, NT, MM 5, p. 210.

II. LE RÔLE IDÉOLOGIQUE DE LA CONTRE-CULTURE

Plusieurs auteurs qui ont étudié la contre-culture ont adopté, pour qualifier ce phénomène, l'expression employée par la contre-culture elle-même: révolution culturelle.[93] Jusqu'à récemment, un deuxième adjectif était accolé à cette expression: qui disait « révolution culturelle » pensait « révolution culturelle chinoise ».

Dans cette deuxième partie, nous tenterons de démontrer que ce concept ne peut avoir la même signification ni les mêmes implications pour les sociétés occidentales où la contre-culture a vu le jour et pour la société chinoise, et que la différence fondamentale se situe au plan de la conception de l'articulation des instances économique, politique et idéologique.

Pour la contre-culture, c'est l'instance idéologique qui détient la dominance en plus de jouer le rôle de détermination en dernière instance.[94] Aussi verrons-nous quels sont les éléments qui forment son idéologie, le rôle de cette idéologie dans le projet global de la contre-culture et son rapport à l'idéologie dominante.

Cette démarche devrait nous permettre de cerner le rôle joué par la contre-culture dans les formations sociales capitalistes: une tentative de réajustement de l'idéologique pour diminuer l'écart qui existe entre celle-ci et les conditions réelles d'existence plutôt qu'une lutte anti-capitaliste.

a) Les deux révolutions culturelles

La révolution culturelle chinoise implique une lutte contre les survivances de l'ordre ancien, dans le cadre de la lutte de classe au cours d'une phase de transition d'un mode de production capitaliste à un mode de production communiste. La société dite de « transition » en est une où persiste comme forme intrinsèque du présent une bonne partie du mode de production antérieur.

La structure économique de la société est constituée de l'ensemble des rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé des forces productives matérielles[95] et non pas uniquement de ces forces productives et du rapport qui s'établit entre elles. C'est ainsi que si la propriété des moyens de production, de « privée » qu'elle était dans la Chine d'avant 1949, devient « publique », la séparation entre le travailleur et les moyens

---

93. Jacques LAZURE parle de « l'univers de la révolution culturelle ». Luc RACINE et Guy SARRAZIN insistent sur le rejet de la famille et de l'école ainsi que sur l'organisation communale comme indices de la portée révolutionnaire d'un mouvement. Edgar MORIN donne les traits principaux de ce qu'il préfère appeler une révolution culturelle plutôt qu'une contre-culture, (*op. cit.*, pp. 132–141). Après avoir donné les caractéristiques de la « Conscience III », Charles REICH lui accorde un rôle révolutionnaire.

94. Ces concepts sont utilisés selon le sens que leur donne Nicos POULANTZAS, (*Pouvoir politique et classes sociales*, Paris, Maspero, 1970.)

95. Karl MARK, *Contribution à la critique de l'économie politique* Paris, Éditions sociales, p. 4.

de production persiste toujours. L'appropriation réelle, i.e. la capacité d'organiser la production, demeure inchangée du point de vue du travailleur.[96]

La révolution culturelle chinoise ne s'attaque donc pas uniquement à des rapports « idéologiques » sans appuis matériels mais bien à des rapports de production. Ce qui amène Rossana Rossanda à conclure que la révolution culturelle chinoise est « une lutte encore anticapitaliste, dont l'objectif est d'amener une révolution de la structure et dans la structure » et, à partir de là, une révolution dans la superstructure.[97]

Pour *Mainmise*, « la révolution est dans votre tête. Vous êtes la révolution ».[98] « Révolution » pour *Mainmise* ne signifie pas le renversement d'une classe par une autre. Comprise ainsi, la révolution est même rejetée par *Mainmise*. Au « renversement », la « transformation » est préférée.[99] Pour la contre-culture, la révolution ne s'attaque qu'aux instances économique et politique d'une société et laisse l'instance idéologique à peu près inchangée.[100] La révolution remplace un ordre fixe par un autre ordre tout aussi fixe,[101] alors que la transformation est un processus continu d'adaptation qui n'oublie aucune instance.[102] Si le moteur de la révolution est la lutte des classes, celui de la transformation est la conscience.

Puisque *Mainmise* insiste d'abord et avant tout sur l'idéologie, nous devons nous arrêter à cet aspect du phénomène contre-culturel et voir quelle est la nature de ce sous-ensemble idéologique.

b) Contre-culture et idéologie

Althusser et Poulantzas s'entendent pour reconnaître, après Gramsci, que l'idéologie n'est pas qu'un système conceptuel, qu'une conscience, mais qu'elle s'étend aussi aux modes de vie, aux pratiques d'une formation sociale.[103] Althusser spécifie que l'idéologie représente le rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence et qu'elle interpelle les individus en sujets. Cette définition de l'idéologie s'applique bien à la « vision du monde » et aux manifestations extérieures de la contre-culture : l'analyse de contenu montre que la contre-culture insiste sur le rôle de l'individu, des « élus », des « conscients » et son analyse de la situation est toute basée sur l'humanisme, sur le « caractère inaliénable de la personne humaine » et sur la liberté individuelle.

---

96. Sur ces concepts de propriété et d'appropriation réelle, voir : Louis ALTHUSSEH et Étienne BALIBAR, *Lire le Capital*, Tome II, Paris, Maspero, 1970, pp. 94-100.

97. Rossana ROSSANDA, « Le marxisme de Mao », *Il Manifesto*, Paris, Seuil, 1971, pp. 208-239 ; p. 219.

98. NS, NT, MM 5, p. 60.

99. STEVENS, déjà cité, p. 124.

100. NS, NT, MM 5, p. 238.

101. STEVENS, déjà cité, p. 191.

102. *Id.*, p. 128.

103. Louis ALTHUSSER, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », *La Pensée*, juin 1970. Nicolas POULANTZAS, *op. cit.*, pp. 210-244 ; *Fascisme et dictature*, Paris, Maspero, 1970, pp. 327-329.

Cet humanisme n'est jamais clairement défini par *Mainmise;* il ressort pourtant de l'analyse de contenu qu'il s'apparente beaucoup à l'idéologie humaniste de l'égalité, de la liberté, de la fraternité et de la raison de la bourgeoisie du 18e siècle. Cet humanisme est universel, sans distinction de classe.

Pour se convaincre de ce que la contre-culture est un nouvel humanisme, il n'y a qu'à se rappeler l'analyse de contenu de *Mainmise* en lisant cette définition de Jacques Maritain :

> « L'humanisme tend essentiellement à rendre l'homme plus vraiment humain, et à manifester sa grandeur originelle en le faisant participer à tout ce qui peut l'enrichir dans la nature et dans l'histoire [...] ; il demande tout à la fois que l'homme développe les virtualités contenues en lui, ses forces créatrices et la vie de la raison, et travaille à faire des forces du monde physique des instruments de sa liberté. »[104]

Au niveau écologique, c'est l'habitacle de l'Homme qu'il faut sauver ; au niveau démographique, c'est sa santé et sa survie ; au palier économique, c'est le primat du profit sur les valeurs humaines qui est dénoncé ; au palier technologique, c'est l'utilisation de la technologie déshumanisante qui est désavouée ; au palier culturel, c'est la pleine réalisation de sa personnalité qui est promue.

En plus d'être un nouvel humanisme, la contre-culture peut être qualifiée d'individualisme. C'est l'individu qui est le centre de l'argumentation de *Mainmise.* Il en est aussi le point de départ en ce que chacun est rendu responsable de sa propre libération et le point d'arrivée en ce que l'objectif primordial est la libération individuelle, le droit pour chacun des individus libérés à s'autodéterminer.

Cet humanisme et cet individualisme vont de pair avec le refus de la stratification sociale. La contre-culture recommande de ne pas voir les hommes en fonction de ce qu'ils sont par rapport aux autres mais uniquement en fonction de leur valeur humaine. Il y a donc une négation de la stratification sociale, des « inégalités sociales » par l'individualisme au profit d'un humanisme personnaliste.

La contre-culture a assigné un rôle très précis à ces éléments idéologiques. Ils sont les moteurs de son projet qui doit devenir l'histoire future ; nous verrons maintenant les rouages de ce projet.

c) Contre-culture et utopie

Le mouvement « contre-culturel » se qualifie lui-même d'utopique. À cet égard, il correspond bien à la définition de l'utopiste donnée par Engels : pour l'utopiste, l'histoire doit obéir à la raison.[105]

104. Jacques MARITAIN, *Humanisme intégral,* Paris, Aubier Montaigne, 1936, p. 10.

105. Friedrich ENGELS, *Socialisme utopique et socialisme scientifique,* Paris, Éditions sociales, 1971.

Si au plan de l'idéologie, nous avons surtout parlé de l'analyse de la situation menée par la contre-culture, au plan de l'utopie, ce sont ses objectifs qui serviront de références. La contre-culture a formulé un certain nombre d'objectifs, a suggéré des changements à chacun des paliers et elle charge « l'humanité », surtout « l'humanité consciente » de s'empresser de les réaliser si elle veut survivre.

La libération totale et globale de l'individu que *Mainmise* propose comme objectif final se divise en plusieurs paliers de libération, le premier étant la libération intérieure. Les réalisations effectives de la contre-culture se limitent encore à cette libération intérieure car, jusqu'à maintenant, il n'y a que le palier culturel qui ait subi un véritable changement sous la pression de la contre-culture. De plus, la faiblesse des moyens d'action proposés aux autres paliers laisse entrevoir deux hypothèses : ou bien c'est la jeunesse du mouvement qui est responsable de cet état de fait, ou bien les objectifs de la contre-culture ne sont qu'une mystification, qu'un vague idéal...

Pour Georges Duveau, l'utopie est le fait de groupes dont l'énergie est sans emploi ou comprimée et qui prennent leur revanche en tissant des rêves.[106] Pour Jean Servier, l'utopie naît d'un sentiment de déréliction d'une civilisation et elle est la réaction d'une classe sociale déterminée, écartée du pouvoir malgré son importance sociale ou économique par des systèmes politiques archaïques.[107] Pour Claude Lagadec, l'utopie doit remplir deux conditions : elle doit présenter une inadéquation avec la réalité sociale dans laquelle elle est exprimée et elle doit tendre à briser l'ordre établi.[108]

Chacun de ces auteurs donne une définition de l'utopie dont le dénominateur commun s'applique fort bien à la contre-culture telle que vue dans *Mainmise :* c'est la prédominance de l'idée sur la réalité qui est affirmée. Pour *Mainmise,* si la mentalité et la conscience des hommes changent, si la raison, i.e. la nouvelle conscience, l'emporte, des hommes politiques « conscients » seront automatiquement élus par la population « consciente ». Ces gouvernements n'hésiteront pas à limiter le pouvoir des grandes corporations et à les fractionner en petites unités qui n'auront plus prise sur ces gouvernements. Chacun des petits propriétaires « conscients » travaillera au bienfait de l'humanité.

Il ressort clairement de ce résumé du projet de la contre-culture que l'instance primordiale est l'idéologique. Celle-ci agira en tout premier lieu sur la politique entendue comme les pratiques politiques de classe, plutôt que sur le politique, i.e. la superstructure juridico-politique de l'État, et ce, même si la contre-culture a une vision essentiellement négative du pouvoir politique qui la porte à un refus de « la » politique et à un rejet du politique. Elle simplifie le

106. Georges DUVEAU, *Sociologie de l'Utopie et autres essais,* Paris, PUF, 1961, pp. 19-20. (Bibliothèque de Sociologie contemporaine.)

107. Jean SERVIER, *Histoire de l'Utopie,* Paris, Gallimard, 1967, p. 315. (N.R.F.)

108. Claude LAGADEC, « Il n'y a pas d'université utopique », *Socialisme 69,* 19, oct-nov, 1969, pp. 108-112.

modèle cybernétique à l'extrême: le politique est réduit à des entrées et à des sorties d'information d'où le principe transformateur est absent. Les tactiques politiques proposées pour prendre le pouvoir semblent même être une justification de l'inaction en réaffirmant la prédominance de l'idée: la contre-culture doit imprégner *l'establishment* de ses valeurs, elle doit adopter une attitude essentiellement défensive et concentrer ses efforts dans une entité politique restreinte qui aura une valeur exemplaire.

Après avoir « transformé » la politique et laissé à peu près intact le politique, l'instance idéologique agira sur l'économique. Là encore, on parle de limiter, de transformer quantitativement les entreprises en croyant que ce changement quantitatif établira de nouveaux rapports de production. Le fondement même des rapports de production actuels, i.e. la propriété privée des moyens de production, n'est absolument pas remis en question.

d) La contre-culture et ses adeptes

S'il n'y a que des idéologies de classe et si l'utopie revêt elle aussi un caractère de classe, il nous faut maintenant chercher à savoir à quel groupe social cette idéologie et cette utopie s'adressent.

La plupart des auteurs s'entendent pour associer jeunesse et contre-culture.[109] Si l'on s'en tient aux manifestations extérieures de la contre-culture, il n'est pas nécessaire de faire des recherches très poussées pour confirmer ce fait: la contre-culture recrute la majorité de ses adeptes parmi les jeunes.

Il y a pourtant un deuxième phénomène qui vient se greffer aux manifestations proprement culturelles: il s'agit du *drop-out*. Ce n'est pas actuellement toute la jeunesse qui accepte les idées de la contre-culture pas plus que tous les adeptes rejettent totalement le « système » et tentent de vivre en marge de celui-ci. Lazure estime les *drop-outs* à 15% de la population étudiante au niveau collégial ou universitaire. Il fait une distinction entre ces *drop-outs* volontaires, issus de la classe moyenne et les *drop-outs* involontaires, traditionnels, issus des « couches socio-économiques inférieures ». Lazure restreint donc le phénomène « *drop-out* contre-culturel » aux seuls étudiants qui laissent l'école.[110] Aucune étude ne permet encore de vérifier avec exactitude l'identité des *drop-outs*.

e) Contre-culture et idéologie dominante

Le « rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence » que l'idéologie dominante propose passe principalement par la mobilité sociale.

---

109. Jacques LAZURE, Luc RACINE et Guy SARRAZIN, Edgar MORIN sont de ceux-là ainsi que: Richards FLACKS, *Youth and Social Change, Making of a Counter Culture*, New York, Anchor Books, 1969; Alain TOURAINE, *La société post-industrielle*, Paris, Denoël, 1969.

110. Jacques LAZURE, *op. cit.*, p. 102.

Pour comprendre le rôle idéologique de la mobilité sociale, il faut se situer à l'intérieur de celle-ci et voir quel est son fonctionnement.

Les phénomènes de mobilité sociale sont reliés à deux facteurs principaux : le degré d'instruction au plan individuel et le développement économique au plan de la société. Depuis quelques décennies et jusqu'à récemment, il était acquis que l'université était l'instrument de promotion sociale par excellence : elle assurait la compétence qui avait une valeur monétaire sur le marché du travail. Le « droit pour tous à l'éducation » était en fait réservé aux privilégiés qui accédaient ainsi à un poste de direction ou, plus spécifiquement au Québec, à une « profession libérale ». En proclamant le droit pour tous au savoir qui découle de l'égalité des citoyens, l'idéologie démocratique libérale marquait un écart avec la capacité réelle du système scolaire qui n'aurait pu accueillir tous les candidats.

Le développement de l'appareil scolaire a permis à un plus grand nombre de jeunes de poursuivre leurs études jusqu'aux niveaux collégial et universitaire. La croyance dans le droit de toute personne à l'instruction s'est ainsi raffermie et les perspectives de mobilité sociale ont pu s'élargir.

Pour que la mobilité ascendante soit possible, il faut que l'économie d'une société progresse continuellement. Plus l'essor économique sera marqué, plus la mobilité ascendante sera forte. Inversement une économie stagnante n'offrira que peu de possibilités de mobilité ascendante.

Si le système scolaire continue de se développer, le système productif, lui, est actuellement en période de stagnation. Ne pouvant absorber autant de diplômés que l'appareil scolaire était apte à en produire, c'est le secteur improductif qui les a accueillis : une grande majorité des finissants deviennent enseignants et la fonction publique est le deuxième employeur par ordre d'importance. Le secteur improductif en arrive maintenant à une saturation de « compétences » et celle-ci perd de sa crédibilité comme valeur marchande.

Une étude menée auprès des étudiants de l'Université de Montréal rapporte que ceux-ci sont aux études pour s'initier à une profession dans une proportion de 36.5% alors que 52.8% y sont pour apprendre à réfléchir.[111] Ce n'est donc plus l'acquisition d'une compétence qui motive la majorité des étudiants mais bien le développement de leur personnalité.

Mainmise accorde une grande importance à l'école, à son fonctionnement et à ses rôles idéologique et économique. C'est sous cette rubrique que l'on trouve les critiques les plus virulentes et les mieux structurées. Cette contestation du rôle de l'école va de pair avec le refus de toute notion de stratification sociale, celle-ci étant perçue comme une résultante de celle-là, et avec le rejet de la croissance économique. La recherche de la réussite, du succès, la discipline, bref, ce qu'il est convenu d'appeler « l'éthique protestante » est rejetée par la contre-culture pour deux raisons : une première qui est inhérente

111. Yvon LAMARCHE, Marcel RIOUX et Robert SÉVIGNY, *Aliénation et idéologie dans la vie quotidienne*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1973, p. 213.

au phénomène lui-même réside dans la recherche d'activités et de buts plus enrichissants pour la personnalité de chacun des individus. C'est l'*American way of life* qui est contesté. Une deuxième raison de ce rejet se trouve dans l'impossibilité où sont les jeunes de croire à la réalité de la mobilité et de la promotion sociale, donc d'en faire un objectif.

« L'éthique protestante » n'est pas contestée par tous les jeunes. Une étude récente en milieu urbain montre que celle-ci n'a pas vraiment touché les jeunes des « milieux défavorisés » : [112] une culture qui conteste cette idéologie peut donc difficilement les toucher s'ils n'y ont jamais cru. Ce sera surtout l'aspect « mode » qui tentera ces jeunes. Ce sont les jeunes des « classes moyennes » telles que définies par Céline Saint-Pierre,[113] i.e. les travailleurs indirectement productifs, les travailleurs improductifs et la nouvelle petite bourgeoisie, qui ont été touchés par cette promesse de promotion sociale et par l'éthique protestante. Cette constatation va dans le sens de l'hypothèse de Lazure: ce sont les jeunes des classes moyennes qui sont les plus susceptibles d'adhérer aux valeurs de la contre-culture.

En rassemblant le plus grand nombre de gens sous l'étiquette « classe moyenne » et en utilisant la promotion sociale, l'idéologie dominante masque les véritables rapports de classe : il n'y a plus que des inégalités sociales basées sur le pouvoir de consommation des différentes strates. L'enjeu devient donc l'augmentation de ce pouvoir d'achat et la contradiction entre capital et travail s'estompe.

En dénonçant l'éthique protestante, la contre-culture pourrait donc faire un travail de démystification auprès des jeunes et contribuer, par ce travail idéologique, à la formation d'une conscience de classe. Les valeurs de remplacement qu'elle propose ne vont pourtant pas dans ce sens : si la notion de stratification sociale est rejetée et la promotion sociale dénoncée, il en va de même du concept de classe et de la lutte des classes. Peu importe la position ou l'appartenance de classe, peu importe le rôle exercé dans le procès de travail, peu importe la nature de la relation de propriété ou d'appropriation réelle puisque, pour *Mainmise,* la « conscience » n'est jamais déterminée par ces réalités matérielles, économiques et sociales. C'est l'imprimé et l'environnement électronique, selon la théorie chère à McLuhan, qui déterminent la conscience et c'est cette dernière qui vient qualifier les relations entre les hommes.

Nous avons déjà vu, à l'analyse de contenu du magazine *Mainmise,* qu'en plus de lutter contre l'appareil idéologique scolaire, la contre-culture s'attaque aux appareils idéologiques religieux, familial, juridique, politique, culturel et à l'appareil d'information.

Là encore, le sous-ensemble idéologique qu'elle propose en remplacement n'a de portée révolutionnaire qu'en ce qu'il s'oppose à la reproduction des

---

112. Les résultats de cette étude sont rapportés dans : *L'étudiant québécois. Défi et dilemmes,* Québec, Ministère de l'éducation, 1972.

113. Céline SAINT-PIERRE, « De l'analyse marxiste des classes sociales ». (Non publié).

rapports de production tels qu'ils existent maintenant. La contre-culture contribue ainsi à briser « l'harmonie » assurée par l'idéologie dominante et à montrer les failles de ce système.

Pourtant, son humanisme et son individualisme sont encore largement investis de l'idéologie dominante qui offre une cohérence imaginaire en vue de masquer les contradictions réelles de l'ensemble d'une formation. Ce sont les formes que l'idéologie dominante prend pour jouer ce rôle qui sont dénoncées par la contre-culture.

Les jeunes de la contre-culture, étudiants issus des « classes moyennes », refusent la promotion sociale, l'éthique protestante: il s'agit d'une simple constatation de « l'irrationalité » de cette idéologie et du système. Ce rejet de la contre-culture serait alors une résultante directe de l'écart qui existe entre l'idéologie et les conditions réelles d'existence.

Leur refus de l'argent qui, pour eux, n'a plus qu'une valeur utilitaire, du travail, du pouvoir hiérarchique et autoritaire, du caractère anonyme du *Corporate State*, de l'isolement des individus et de la rationalité économique [114] ne se traduit pas par une volonté d'annihiler les causes profondes de ces caractéristiques du mode de production capitaliste mais, d'une part, par un retrait volontaire [115] plus ou moins poussé et, d'autre part, par un refuge dans l'utopie.

CONCLUSION

Ce que la contre-culture implique lorsqu'elle se définit comme mouvement culturel révolutionnaire, c'est qu'une transformation de la « conscience de soi » de chacun des individus amènera une transformation de la « conscience de soi » de la société et, par là, une transformation de la structure qui s'adaptera à la nouvelle mentalité. Cette transformation de la conscience de chaque individu doit se faire « ici et maintenant ». Ce *Here and Now* réfère essentiellement au présent et aux moyens de survivre, matériellement et psychologiquement, dans cette société qui n'accepte pas les valeurs de base de la contre-culture. Un monde où la contre-culture ne serait plus « déviante » mais bien « la » culture serait l'utopie. Chaque individu se doit de vivre ici et maintenant la plus grande partie possible de cette utopie.

Cette révolution culturelle sans révolution politique et économique préalable qui serait cause de la révolution globale ne peut en aucun cas être assimilée à la révolution culturelle chinoise. Non seulement les modes de production

---

114. Ces éléments de « l'univers de la révolution culturelle » des jeunes sont relevés par Jacques LAZURE, *op. cit.*, pp. 83–96.

115. Il pourrait être très intéressant d'étudier quelles sont les limites de ce « retrait volontaire ». Le texte de Narcisso PIZARRO: « La notion de groupe marginal: idéologie et réalité », *Socialisme 69*, pourrait être d'une grande utilité à cet égard.

diffèrent-ils mais, en plus, les cheminements théoriques et idéologiques sont contradictoires.

En voulant « renverser l'ordre établi » par la conscience, la contre-culture se situe au seul niveau idéologique et ne veut changer que le rapport imaginaire aux rapports de production. En affirmant que cette nouvelle conscience sera responsable des changements aux instances politique et économique, la contre-culture justifie son inaction. En préférant la « transformation » à la révolution, la contre-culture se respecte: elle ne passe pas à l'attaque.

Il semble donc que la contre-culture soit effectivement un réajustement de l'idéologie et qu'aux rapports imaginaires des individus à leurs conditions réelles d'existence, la contre-culture propose aux jeunes des classes moyennes d'autres rapports imaginaires basés non plus sur la compétition mais sur l'humanisme, non plus sur les « inégalités sociales » mais sur l'individualisme. L'Utopie devient ce monde parfait où l'écart serait *réduit* à son minimum.

Marie-France MOORE

Département de science politique,
Université du Québec à Montréal.